

lui au monde. Et tous deux jouissaient du bonheur tranquille où je les avais trouvés, lorsqu'une nuit il advint à Hamoud quelque chose d'étrange.

C'était vers minuit. Hamoud, en dormant, éprouva une sensation bizarre à la gorge. Il ouvrit les yeux. Il vit la lampe allumée et Mériem hors du lit, debout, le visage incliné sur le sien, comme si elle l'examinait attentivement.

—Qu'y a-t-il ?

—Rien ; reprends ton somme, mon époux chéri.

Ce ne fut que plus tard qu'Hamoud se rendit bien compte de ce qui avait déterminé son réveil ; il lui avait semblé sentir, courant sur sa peau, le froid d'une lame d'acier.

Le lendemain, dans la matinée, comme il était seul, Zohra lui demanda s'il avait bien dormi ; la question n'avait rien que de fort simple, mais la physionomie de la servante avait une expression d'inquiétude qui, un instant, surprit Hamoud ; cependant il n'en demanda point l'explication.

La nuit suivante, Hamoud se réveilla encore en sursaut. Il avait rêvé qu'on l'égorgeait. Comme la première fois, il vit la lampe allumée sur une petite table, près de son chevet. Comme la première fois, Mériem était hors de la couche et penchée sur lui. Et, dans le premier moment du réveil, il crut voir luire dans sa main quelque chose qui lui parut être un couteau.

—Que tiens-tu là ?

—Rien, tu rêves. Dors en paix, mon Hamoud bien-aimé.

Ce disant, elle soufflait la lampe. Hamoud, tout en se rendormant, passa la main sur la partie antérieure de son cou, et il lui sembla sentir une écorchure.

Le lendemain matin, il s'aperçut que ses doigts étaient tachetés de sang. Se regardant alors dans un miroir, il vit qu'il avait réellement une éraflure à la gorge.

Ce fait coïncidait si étonnamment avec son rêve et avec les impressions confuses de la nuit, que le vieux Kabyle en fut troublé. Il songeait, assis sur un escabeau, le menton dans sa main. Tout à coup il tressaillit. Quelqu'un était là qui l'observait. C'était la mulâtresse, accroupie dans un angle obscur. Ils se regardèrent quelques instants en silence.

—Femme, tu as quelque chose à me dire, articula enfin Hamoud.

Elle rampa sur ses genoux jusqu'à lui.

—Oui, maître ; mais ce que j'ai à te dire est quelque chose de si terrible que tu me tueras peut-être quand j'aurai parlé.

—Quoi que tu dises, je te jure par la tête du Prophète qu'il ne te sera fait aucun mal.

Alors la bossue, toujours agenouillée, raconta ce qui suit :

—Avant-hier, comme tu faisais la sieste, Mériem est montée dans la chambre dont une fenêtre donne sur la rue. J'ai entendu qu'elle disait à quelqu'un qui était dehors : " Ce sera fait cette nuit ". Je n'ai rien entendu de plus.

Durant la nuit suivante, je n'ai pas dormi. Vers minuit, j'ai vu qu'on allumait une lumière dans ta chambre ; j'ai regardé par le trou de la serrure ; Mériem s'était levée, elle avait ouvert le coffret que tu vois là ; elle en a retiré un couteau. Puis, avec ce couteau, marchant avec précaution, elle s'est retournée vers toi. J'allais crier, lorsque j'ai entendu que tu parlais ; un peu tranquillisée, j'ai regagné ma couche.

Cette nuit, la même scène s'est renouvelée et s'est terminée de la même manière.

J'avais fini par chasser mon horrible soupçon, lorsque tout à l'heure j'ai vu Mériem aller à la chambre du haut ; je l'ai suivie et, cachée derrière un rideau, je l'ai entendue distinctement adresser à quelqu'un dans la rue ces paroles dont je frissonne encore : " Le vieux bouc se réveille toujours au moment où je vais lui planter le couteau dans la gorge ; j'ai manqué mon coup deux fois ; mais il faut que j'en finisse cette nuit ! "

A cet affreux récit, Hamoud ne répondit que par un signe qu'il fit à la dénonciatrice de sortir. Il resta quelques instants écrasé, n'ayant plus la force de penser ni d'agir. Puis, sans adresser la parole à sa femme,

il quittait la maison. Il erra seul dans la campagne pendant plusieurs heures. Ceux qui le rencontrèrent crurent voir un homme en démente.

Quand il rentra, il était un peu calmé. Sa femme se tenait dans la pièce où elle se tenait d'habitude, travaillant à une broderie. Il engagea la conversation, scrutant sa physionomie, son attitude, sa voix. La sérénité de la jeune femme ne se démentit pas un seul instant. Sa causerie fut vive et enjouée comme à l'ordinaire.

Hamoud finit par hausser les épaules d'avoir été impressionné par un récit n'ayant pas ombre de vraisemblance. Est-ce que ce n'était pas stupide autant que monstrueux ? Evidemment, la bossue était folle.

Cependant, ses regards s'étant posés sur le coffret dont avait parlé Zohra, il remarqua que le petit meuble était fermé à clef, tandis qu'habituellement on le laissait ouvert.

—Qu'y a-t-il de dans ?

Un léger tressaillement de Mériem n'échappa pas à l'œil attentif du vieux Kabyle.

—Rien, des colifichets, répondit-elle.

—Ouvre cette cassette, dit Hamoud.

Mériem parut troublée ; mais elle se remit presque aussitôt. Elle feignit de chercher dans un tiroir, puis elle dit tranquillement :

—J'ai perdu la clef.

Hamoud parla d'autres choses.

Mais un quart d'heure après, étant resté seul, il alla chercher un trousseau de petites clefs qu'il possédait ; il essaya ces clefs l'une après l'autre et finit par en trouver une qui ouvrit la cassette.

Elle contenait un seul objet, un couteau à lame d'excellent acier, affilée comme un rasoir. Sur cette lame, près du tranchant, il y avait une tache de sang encore fraîche.

Hamoud remit le couteau dans la cassette et referma celle-ci :

Le soir, en se couchant, il plaça sous son matelas un pistolet chargé.

La première partie de la nuit se passa sans incident. Vers minuit, Hamoud sentit que sa femme se mettait sur son séant ; elle l'appela à demi-voix à plusieurs reprises ; elle se pencha sur lui pour écouter sa respiration ; enfin, s'étant bien assurée qu'il dormait, elle sortit du lit avec précaution, alluma la lampe, prit une petite clef dans son porte-monnaie, alla au coffret et l'ouvrit. Elle en retira le couteau. Puis, toujours à pas de loup, elle revint vers le lit.

Elle resta un instant immobile, épiant le sommeil d'Hamoud. Puis elle approcha le couteau de sa gorge. Alors, brusquement, Hamoud se dressa et lui saisit le poignet. Elle ne poussa qu'un seul cri.

Il l'avait jetée à terre. Elle gisait terrifiée, regardant son mari d'un œil hagard. Il lui mit son pistolet sur la tempe ; mais au moment de tirer, le cœur lui manqua.

—Malheureuse, s'écria-t-il, comment as-tu pu vouloir m'assassiner ?

Comme réveillée soudain, elle se releva d'un mouvement violent.

—T'assassiner, moi !

—Tu oses le nier ?

—Moi ! moi ! Tu crois cela de moi ?

Hamoud avait par-dessus tout l'horreur du mensonge. Tant d'impudence lui rendit sa colère, et de nouveau il abaissa son pistolet sur Mériem.

—C'est bien, s'écria-t-elle avec rage. Si tu as cru cela, tu as raison, tue-moi !

Il avait le doigt sur la détente ; mais cette fois encore l'ancienne affection, la pitié, l'emportèrent. Il ne put se résoudre à faire feu.

Il jeta son arme.

—Demain tu partiras, tu retourneras chez tes parents.

—Non, tue-moi, répétait-elle les yeux étincelants.

Puis elle fondit en larmes.

—Hamoud, mon Hamoud bien-aimé, as-tu pu concevoir une si horrible pensée ! C'était un charme que je composais ; un charme pour te délivrer des fièvres dont tu souffres quelquefois. Il me fallait trois poils de ta barbe, pris sur le nœud de la gorge, coupés un à un en trois nuits consécutives.

—Qui t'avait enseigné ce charme ?

—La bonne Zohra !

—Zohra !

Toute la sinistre machination apparut à Hamoud dans un éclair.

—Oui, c'est un secret qu'elle tient d'une sorcière de son pays. Elle m'avait bien recommandé de ne te rien dire, car le charme ne pouvait être efficace qu'à la condition que les trois brins de barbe fussent coupés à ton insu...

Pendant qu'Hamoud demeurait saisi de stupéfaction et d'horreur, un bruit se fit entendre ; c'était la porte de la rue qui se refermait. Par la fenêtre, Hamoud distingua une ombre qui fuyait éperdue ; il reconnut la perfide servante.

Il s'élança dans l'escalier, gagna la terrasse, enjamba la murette qui le séparait du voisin et courut ainsi de terrasse en terrasse jusqu'à un coin de rue que tout à l'heure devait tourner la fugitive. Là, il sauta à terre.

Elle arrivait essoufflée, les dents claquantes. Il la saisit par les deux mains et la traîna jusque chez lui, appelant à haute voix les voisins pour qu'ils fussent témoins de ce qui allait suivre.

Ce fut une scène effrayante. Dans la chambre même où le meurtre prémédité avait failli s'accomplir, au milieu du cercle indigné des assistants,—accroupie à demi vêtue, sa hideuse figure voilée de cheveux gris, épars, à travers lesquels luisait l'éclair de son œil sinistre,—la criminelle Zohra avait toute l'apparence d'un démon. Hamoud fit le récit complet de ce qui était arrivé.

Pendant tout le temps qu'il parla, la bossue ne proféra pas une parole.

—Réponds, maintenant, dit Hamoud ; pourquoi as-tu essayé de me faire tuer ma femme ?

Elle répondit :

—Parce que je vous hais.

—Tu nous hais, nous qui t'avons recueillie, nous qui t'avons sauvée de la misère et de la mort !

—Je vous hais parce que vous êtes heureux et que j'ai toujours été misérable,—parce que vous vous aimez et que j'ai toujours été honnie, bafouée, plus méprisée que la poussière des chemins. Je hais tout ce qui existe ! Maudits soient le ciel et la terre ! Maudite la vie !

En vomissant ces blasphèmes, elle tomba la face en avant, et presque aussitôt autour d'elle on vit s'étaler une mare rouge. L'affreuse créature s'était fait justice. Elle avait ramassé à terre le couteau échappé à Mériem, et d'une main forcée elle s'était frappée à mort.

ALBERT FERME.

LES RENFORTS POUR LE TRANSVAAL

(Voir gravure)

Le 15 janvier au matin, veille de la rentrée solennelle du Parlement, le roi d'Angleterre a passé la revue des gardes à pied désignés pour aller prendre part à la guerre sud-africaine. Sur le terrain d'exercice de la caserne Wellington, le bataillon était aligné en tenue de campagne, longue capote, chapeau couleur khaki, à larges bords, cartouchière en sautoir. Accompagné du prince de Galles, du duc de Connaught, du duc de Cambridge et de lord Roberts, Edouard VII s'avança d'un pas lent et mesuré entre les rangs ouverts devant lui et inspecta les troupes que lui représentait le commandant Fox Pitt, marchant à gauche de Sa Majesté. Après le défilé, le souverain adressa aux troupes une courte allocution, sans emphase et d'un optimisme plutôt modéré :

" J'espère, a-t-il dit, que la tâche que vous aurez à remplir sera moins dure que celle qu'ont eue à remplir un grand nombre de ceux qui vous ont devancés dans l'Afrique du Sud ; j'espère aussi que la guerre ne tardera pas à prendre fin..." Et il a terminé en souhaitant bon voyage, aller et retour.